

norables députés de la droite s'en rendent compte. Mon très honorable ami le chef du Gouvernement en cette Chambre s'en est rendu compte dans le passé. Il a été écrasé sous cette responsabilité: cette difficulté de gouverner le Canada, même avec la Confédération, avec l'union des diverses provinces comprenant ce Dominion, province de l'est et province de l'ouest, avec des intérêts divers, provinces qui ont eu pour fondateurs une nationalité, provinces provenant de peuple d'autre origine; parties du pays où il y a des préjugés, province où il y a des passions qu'il faut calmer, et je dis que le courage de nos pères qui ont tenté de mouler ces diverses provinces en un tout complet est digne des plus grands éloges, et que l'histoire ne saurait oublier ce qu'ils ont accompli. Il est difficile de gouverner le Canada dans les conditions qui existent aujourd'hui et qui ont existé depuis 1867, mais combien plus difficile ces conditions n'étaient-elles pas lorsque ces provinces étaient isolées, séparées, tenues à l'écart les unes des autres à cause de leurs préjugés et du fait qu'elles ne se connaissaient pas les unes les autres. Aujourd'hui, grâce aux facilités de transport, en groupant ensemble les populations qui habitent les diverses provinces, nous avons certaines connaissances en ce qui concerne les uns et les autres. Mais il n'en était pas ainsi en 1864, lorsque sir John Macdonald, Gedrege Brown et sir George-Etienne Cartier avec leurs collègues ont descendu le golfe Saint-Laurent jusqu'à Charlottetown.

Ils sont allés, comme des aubains et des étrangers, rencontrer les délégués des diverses provinces maritimes qui s'étaient réunis en conférence dans le but de mettre à effet un projet de confédération entre eux—l'union maritime. Ils sont allés là pour rencontrer une population qui ne savait rien à leur sujet, une population préjugée, non seulement contre les hommes venus pour accomplir cette mission, mais contre les populations qu'ils représentaient. Québec leur était inconnue et le Haut-Canada était reconnu comme une contrée qui n'avait aucune sympathie envers eux. Le courage de ces hommes qui allaient unir ces gens dans un but commun, qui faisaient taire leurs animosités et leurs préjugés politiques, oubliant qu'ils étaient adversaires dans leurs opinions politiques, espérant de calmer ces préjugés et les passions de ceux avec qui ils allaient conférer—je dis que le courage de ces hommes, commande le respect et est digne des plus grands éloges. Mais ils sont allés là et ils se sont rencontrés. En écoutant ce débat, je me suis demandé quels auraient été les sentiments de ces pères de la confédération s'ils eussent été assis dans ces galeries et s'ils eussent entendu les paroles de certains honorables députés, s'ils eussent pu entendre les paroles brillantes de l'honorable député de Calgary (M. Bennett), s'ils eussent

pu entendre les paroles de mon honorable ami de Brantford (M. Cockshutt), au sujet de la perte de la position pour laquelle eux et leurs pères avaient fait tant de sacrifices. S'ils eussent pu être présents, comme esprits désincarnés flottant dans l'atmosphère de cette Chambre et s'ils eussent pu entendre ces paroles si propres à les émerveiller, on ne peut que conjecturer quelles conclusions ils en auraient tirées. Lorsque j'en ai appelé au témoignage de ces hommes, lorsque je vous l'ai rappelé, monsieur l'Orateur, à vous et au pays; lorsque j'ai rappelé à la mémoire d'hommes encore vivants, les paroles de ces hommes d'Etat, qui ont fait tant de sacrifices pour le bien public, je crois, monsieur l'Orateur, que vous aussi, vous vous étonneriez de l'attitude des honorables membres de cette Chambre qui ont exprimé des sentiments que ces hommes n'auraient certainement pas partagés. Les Macdonald, les Brown, les Cartier, les Galt, les McDougall, les Tilley, les Tupper, les Archibald, les McCulley, les Cole, les Palmer, les Whalen et les Gray, s'ils eussent pu écouter les remarques des honorables membres de la droite, s'ils eussent pu voir, ou entendre, ou comprendre l'attitude de ces honorables députés au sujet de cette grande confédération, s'ils eussent pu prévoir qu'après une période de 45 ans, les géants de leur génération deviendraient des liliputiens, je suis certain qu'ils se seraient dit qu'ils sacrifiaient beaucoup pour rien. Je ne dis pas que mes honorables amis de la droite s'en enorgueillissent, mais ils ont assumé le nom de libéraux-conservateurs.

Sir WILFRID LAURIER: C'est là une assumption.

M. EMMERSON: Tout simplement une assumption, cela est vrai, mais ils l'ont fait parce qu'en 1864, 1865 et 1867, il y avait dans les colonies de l'Amérique britannique des hommes assez grands pour oublier leurs griefs, assez grands pour reléguer au second plan leurs complets de partisans et pour s'unir dans un but, dans le but de l'intérêt commun dans le but de créer sur ce continent une nation américano-britannique. J'en appellerai tour à tour au témoignage de chacun de ces gentlemen, afin que l'attitude qu'ils ont prise puisse être connue, et afin que l'on puisse savoir quels étaient leurs espoirs, leurs opinions et leurs aspirations au sujet de cette confédération projetée.

M. l'ORATEUR: Je ne puis voir la relation exacte entre l'histoire de la Confédération et la deuxième lecture du présent bill? Il me semble que la ligne de conduite actuellement suivie par l'honorable député n'est pas marquée au coin de la sagesse.

M. EMMERSON: Je m'incline avec beaucoup de déférence devant votre jugement,